Marc-André Lessard

sociologue, Université Laval

(1974)

“Itinéraire sociologique”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Marc-André Lessard
[sociologue, université Laval]

"Itinéraire sociologique". Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 295-299. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Avec l'autorisation formelle de la directrice de la revue *Recherches sociographiques*, Mme Andrée Fortin, professeure de sociologie à l'Université Laval, qui nous a demandé de bien mentionner nos sources ainsi que la revue qu'elle dirige.

<p>Un gros merci à la revue <u><i>Recherches sociographiques</i></u>.</p> <p> Courriel : andree.fortin@soc.ulaval.ca</p>
---	--

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 21 juillet 2005 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.

Marc-André Lessard
(sociologue, Université Laval)
(1974)

“Itinéraire sociologique”

Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 295-299. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Marc-André Lessard

(1959))

Un itinéraire n'est pas un récit de voyage, c'est la simple présentation d'un ensemble de points de repère plus ou moins nombreux et plus ou moins précis permettant de retrouver un chemin parcouru. On sélectionne, on désigne, on décrit des points ; on n'analyse pas ses choix et ses impressions. Les circonstances et l'interlocuteur disponible faisant appel à des réseaux différents de souvenirs, il arrive que plusieurs descriptions très justifiables puissent être faites d'une même route. Ce qu'on va lire ne sera donc qu'une façon de repérer et de décrire le bout de chemin que j'ai parcouru depuis ma première rencontre avec la sociologie.

J'ai fait les quatre dernières années du cours classique à l'Université Saint-Joseph de Memramcook, donc physiquement hors du Québec. Malgré la lecture du *Devoir*, des premiers numéros de *Cité libre* et de la *Nouvelle revue canadienne*, j'étais psychologiquement et socialement absent. Même la grève de l'amiante n'a pas été pour moi ce qu'elle fut pour les collégiens québécois de l'époque. Je n'ai pas choisi les sciences sociales en fonction d'un engagement (on en parlait déjà) ; j'y suis venu par goût personnel, comme bien d'autres, je crois, à partir de la philosophie et d'une certaine incapacité à comprendre les événements : guerre froide, guerre d'Indochine, répression guatémalthèque, grèves, etc.

À l'automne de 1952, j'entrais à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval ne sachant encore rien de la sociologie et n'ayant lu d'économie que le Cours *d'économie politique* de Firmin Létourneau. Pourquoi *l'Introduction* à la sociologie de Guy Rocher, le cours de philosophie sociale de Léon Dion et les travaux pratiques faits sous la direction de Jean-Charles Falardeau ont-ils retenu mon

attention plus que *l'Introduction* à l'économie de Maurice Lamontagne ? Je ne saurais le dire avec certitude. Peut-être parce que les premiers semblaient, de mon point de vue, apporter des réponses aux questions que posait le dernier ? Peut-être parce que les premiers arrivaient mieux à rejoindre mon expérience ? Peut-être parce que ma formation antérieure m'avait disposé à entendre mieux les sociologues que les économistes ? Quoi qu'il en fût, en seconde année j'optais pour la sociologie sans hésitation importante.

Du reste de mes études au Département de sociologie de Laval, je garde le souvenir d'un cheminement fort intéressant mais plutôt abstrait. Progressivement, le sens des grandes interrogations sociologiques s'est précisé et ma compréhension de divers ordres de phénomènes s'est structurée, surtout vers la fin, à l'occasion des cours de Fernand Dumont, mais tout cela demeurait loin des réalités québécoises. Les enseignements comportaient-ils trop peu de référence au concret, me suis-je laissé trop mobiliser par certaines questions générales ? Je crois bien que l'une et l'autre raison sont vraies, mais je ne tenterai pas d'établir une proportion.

C'est après mes quatre années d'études de maîtrise, pendant un stage d'un an (1956-1957) comme assistant de recherche, qu'un contact réel et important s'est établi pour moi entre la sociologie et la société d'ici. J'avais été engagé pour travailler avec Fernand Dumont et Yves Martin à l'étude du diocèse de Saint-Jérôme qu'ils entreprenaient et à une étude de la paroisse de Beauport qui était à l'état de projet. Dans l'un et l'autre cas, j'ai dû lire les travaux de Raoul Blanchard. C'est lui, un géographe, qui m'a fait découvrir la cohérence de notre société, ses grandes structures, son histoire concrète et les spécificités de sa vie quotidienne. C'est lui qui, en même temps, a provoqué un premier ordonnancement quelque peu cohérent de mes interrogations antérieures. Les textes de Léon Gérin, les cours de Jean-Charles Falardeau et de Louis-Edmond Hamelin et bien d'autres éléments acquis se sont articulés en rapport avec la grande fresque de Blanchard. J'étais intéressé par tout : les formations géologiques, les sols, les types de culture, la forêt, les implantations industrielles, l'histoire du peuplement, la vie des ruraux et des urbains, etc. Je découvrais un pays et les hommes qui le faisaient. Ajoutez à cela la lecture d'une série de monographies paroissiales où des curés décrivaient en détail la vie de leurs ouailles, des entrevues avec des personnes de tous les milieux, des visites sur le terrain au cours desquelles je pouvais redécouvrir les détails des descriptions de

Blanchard, un long dépouillement du recensement du Canada, l'analyse d'un recensement paroissial, des échanges toujours enrichissants avec les membres de l'équipe. C'était plus qu'il n'en fallait. J'ai finalement fait une mauvaise thèse de maîtrise sur une paroisse touristique des Laurentides. L'abondance des connaissances empiriques nouvellement acquises était trop grande et trop subite pour être efficacement intégrée par mon expérience sociologique.

En septembre 1958, je partais pour Paris. Ne sachant ni combien de temps je pourrais y demeurer, ni ce que je ferais au retour, le diplôme de troisième cycle n'existant pas encore, je n'ai pas jugé bon d'entreprendre de travailler en vue d'une thèse de doctorat. J'ai suivi des séminaires d'histoire, d'ethnographie et de mathématiques. J'ai surtout fréquenté très assidûment la Bibliothèque Nationale.

Au printemps de 1959, je revenais au Québec. Deux postes seulement étaient disponibles : secrétaire du Conseil des Oeuvres de Québec et assistant de recherche au Centre de recherches en sociologie religieuse de l'Université Laval. J'ai choisi le second. Comme nous faisions surtout des études de structures régionales, j'ai retrouvé Blanchard, les monographies, le recensement du Canada, les entrevues, tout ce que j'avais déjà expérimenté à Saint-Jérôme. Pendant cinq ans, j'ai travaillé avec quelques collègues à la description de divers milieux des diocèses de Québec, Sainte-Anne et Chicoutimi.

En 1965, j'ai quitté le Centre de recherches en sociologie religieuse pour occuper un poste de professeur au Département de sociologie où l'on m'a confié divers enseignements qui furent tous en relation avec l'apprentissage de la recherche ou avec l'urbanisation. Dans l'un et l'autre cas, mes premiers travaux de sociographie régionale continuent d'inspirer mon travail.

Voilà mon itinéraire, voilà une liste de lieux d'où j'ai pu observer d'une certaine façon la sociologie québécoise. Que puis-je en-dire ?

Toute mon expérience sociologique fut marquée par la conscience d'une coupure profonde entre la sociologie que nous puisons dans le patrimoine de pays occidentaux, tous plus anciens et plus avancés que le nôtre d'une part, et le peu de connaissance que nous avons des structures et des pratiques sociales québécoises, d'autre part.

Nous sommes d'éternels emprunteurs. Les principales questions que je me pose en regard de la sociologie que nous faisons et pratiquons portent toutes, finalement, sur ce rapport au milieu québécois.

Nous avons reçu la sociologie comme une esquisse scientifique intéressante, passionnante à plusieurs points de vue. Elle nous permettait de comprendre l'histoire des autres, elle semblait devoir être utile pour déchiffrer la nôtre et pour trouver des solutions aux grands problèmes que nous abordions. Mais nous n'avions pas vécu ces problèmes, elle les définissait à l'avance pour nous, souvent nous les faisait deviner ou pressentir. Pour autant, nous avons eu tendance à regarder notre société du point de vue d'une sociologie d'ailleurs, ce qui nous a conduits à des choix peu judicieux dans la réalité d'ici en même temps qu'à des oublis graves d'éléments essentiels de notre vécu collectif. Nous retrouvons facilement chez-nous ce que d'autres ont observé ailleurs mais nous ne percevons pas toujours ce qui nous est caractéristique. Parfois c'est par faiblesse et courte vue, parfois c'est la conséquence d'une attitude simpliste qui suppose que tout ce qu'on appelle science a une valeur universelle. Il arrive aussi que nous nous contentions trop rapidement d'explications ou de relations tellement vraies qu'elles n'ont pas de sens concret, nous oublions d'établir la chaîne des médiations réelles entre les termes.

Mais ce diagnostic général est trompeur, il met en évidence des problèmes généraux sans repérer les débuts de réponses et de solutions déjà trouvées. Pour découvrir les racines réelles que la sociologie a poussées chez-nous, il faut un peu plus de subtilité. Je ne ferai qu'indiquer comment j'aborderais la question.

La sociologie est entrée dans la société québécoise par deux portes principales : l'université et la littérature scientifique, diverses pratiques sociales inspirées de la sociologie des pays d'où nous les avons empruntées. Une analyse valable de l'intensité d'implantation de la sociologie devrait donc prendre trois directions de départ : la sociologie que nous faisons et utilisons dans les universités, la sociologie que nous utilisons dans le cadre de diverses pratiques formalisées (planification, organisation, animation...) et la sociologie qui s'est diffusée dans la culture en général. Il est facile de repérer des exemples. À Laval, pour ne parler que de ce que je connais le moins mal, on peut jalonner l'histoire du département en identifiant divers objets de préoccupation : les coopératives, le bien-être et le logement

à Québec, les ouvriers de la forêt, les conditions des salariés, les structures régionales, le BAEQ, les idéologies (j'en passe). On pourrait aussi dresser une liste des ministères, des services publics et parapublics, des organismes de bien-être, etc. qui emploient des sociologues. On pourrait également relever une série de thèmes sociologiques qui sont devenus des constantes de notre discours social. Ce sont autant de lieux d'ancrage et il y en a d'autres.

Mais quelle est la force et la qualité de ces racines ? Ici les listes et les énumérations ne nous servent plus de rien. Il faudrait procéder à des monographies (certaines sont déjà amorcées) et se demander quelle sociologie est utilisée dans chaque cas, comment et dans quelles circonstances ; se demander de quelle façon et dans quel sens ces usages modifient nos pratiques sociales ; se demander finalement si notre acquis sociologique se trouve influencé, enrichi, rendu plus original. L'hypothèse que je suis porté à faire est que nous avons largement diffusé la connaissance et la pratique de la sociologie sans nous préoccuper beaucoup des résultats et que cette diffusion n'a donné en retour que bien peu de spécificité et d'autonomie à la sociologie québécoise au plan de ses théories, méthodes et techniques. Pourquoi ?

À question hypothétique, réponse hypothétique. Je vois trois principales raisons ou ordres de raisons. Trop peu d'équipes ou de personnes ont travaillé assez longtemps et systématiquement à la même problématique et dans la même direction, que ce soit au plan de la recherche ou à celui de l'application. C'est d'ailleurs une faiblesse institutionnalisée dans les universités où, pour survivre, la recherche sociologique est forcée d'être presque exclusivement occasionnelle, dépendante de sources de subventions aussi diverses que limitées.

La seconde raison n'est pas indépendante de la première, elle est une manifestation particulière de notre qualité d'emprunteur : elle est cette tendance que nous avons d'être emportés par des modes françaises ou américaines, ce qui ne facilite pas l'implantation de continuités solides. Il y a dans notre sociologie un côté « société de consommation » dont nous ne sommes pas suffisamment conscients.

La troisième raison est voisine des précédentes : nous sommes dispersés et isolés par toutes sortes de facteurs dont le moindre n'est peut-être pas le manque de sécurité de chacun. Il en résulte une absence de débats efficaces et de critiques mutuelles bien fondées qui

nous empêchent de compenser le peu d'expérience de chacun par une plus grande complémentarité. C'est un obstacle majeur dans une science qui, plus que les autres, a besoin de discussions fortes et éclairées pour assurer sa rupture par rapport aux idéologies. Quand, sans confronter sérieusement leurs analyses, deux sociologues opposent leurs perspectives et s'accusent réciproquement d'être des idéologues, on peut être certain qu'ils ont tous deux raison.

Quel avenir peut-on prévoir ? À court terme, peu de changements sont possibles ou probables. Sur une plus longue période, beaucoup de choses peuvent survenir mais je serais surpris que ce soit par une volonté consciente des sociologues. Les processus d'institutionnalisation sont en marche partout et ils deviennent de plus en plus contraignants ; les nouvelles générations de sociologues vont imposer de nouvelles formes d'organisation du travail et de nouvelles orientations ; un certain nombre de plus anciens, ne serait-ce que par la force des ans, commencent à creuser le domaine qu'ils ont parcouru et quelques-uns amorceront sans doute des approfondissements auxquels des plus jeunes voudront s'associer ou s'opposer. En somme, la société des sociologues évoluera par la force des choses, comme toute autre société. Ce faisant, elle demeurera encore longtemps plus une pratique sociale qu'une science.

Fin du texte